

Collection Naissances
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue
© Mama Éditions (2021)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-330-8
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

JOURNAL D'UNE SAGE-FEMME NATURE
Accueillir la vie autrement

De la même autrice

Rêver mon bébé en images
Carnet de dessins à colorier pour accompagner ma grossesse
Mama Éditions, 2020

Moi, j'accouche
Éditions Abatos, 2018

L'Enfantement, entre puissance, violence et jouissance
Une dimension méconnue de la sexualité féminine
Mama Éditions, 2017

Fleur de Femme
Colorier en toute intimité
Éditions La Plage, 2017

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ce livre est publié à titre informatif et ne saurait se substituer
aux conseils de professionnels de la santé.

Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

Il incombe à chaque lecteur de respecter la législation
en vigueur dans le pays où il se trouve.

Hélène GONINET

*JOURNAL D'UNE
SAGE-FEMME NATURE
Accueillir la vie autrement*

MAMA ÉDITIONS

Pour préserver l'anonymat de mes « patientes » (pas toujours très patientes)
et de leur famille, les prénoms, lieux et professions ont été modifiés.

Je rends hommage à chacune d'entre elles, même si je n'ai pu raconter
leur histoire, ces histoires dont j'ai pu saisir et partager quelques bribes.

Des bribes importantes et essentielles.

Une part de notre histoire commune reste en mon cœur à jamais.

*Il y a des moments où
le petit frisson de la splendeur divine
vous fait trémuler l'âme et où l'on se sent exalté,
projeté hors de soi-même, si loin de la banalité
du monde qui vous entoure.*

Joris-Karl Huysmans, *L'Oblat*, 1903

REMERCIEMENTS

Nous sommes tous concernés par la naissance, car nous sommes tous nés... au moins une fois.

À Guylaine et Laurence, mes amies sages-femmes de la première heure, celle de la rude école des sages-femmes d'alors.

À Jacqueline et Sybille, mes amies sages-femmes de la deuxième heure, celle du compagnonnage dont j'avais longtemps rêvé.

À Bernadette et aux heures innombrables passées au téléphone ou ailleurs, heures d'échanges de « sage-femmeries » malgré, parfois, l'irritation tangible de nos conjoints et enfants respectifs.

À tous et toutes les étudiant(e)s, sages-femmes, et autres accompagnateurs(rices) de l'enfantement.

Et, bien sûr, à toutes les femmes, à tous les hommes et les bébés, principaux acteurs de la naissance.

Gratitude et remerciements à Mama Éditions, formidable équipe de sages-femmes et accoucheurs de livres.

PARTIE I

La découverte

CHAPITRE 1

Mai 1994

L'ENFANTEMENT DE MÉLISSA

Je roule sur une route d'Ardèche.

À la frontière du Gard et de l'Ardèche plus exactement.

La nuit est noire et profonde. Silencieuse. Je roule et roule dans la nuit.

Sans chanter. Sans rire. Sans pleurer...

Juste concentrée.

Le téléphone a sonné il y a une heure.

Comme chaque fois que le téléphone sonne à des heures indues, j'ai décroché instantanément, mon cœur battant la chamade. Ma voix est claire.

— Tu ne dormais pas ? a eu l'air de s'excuser Mélissa.

— Ben si. En général, à 2 heures du matin, je dors profondément. Mais le téléphone a sonné ! me suis-je moqué gentiment.

— J'ai des contractions de plus en plus fortes depuis la fin d'après-midi. Je ne sais plus quoi faire. J'aimerais bien que tu viennes.

Il me faudra plus d'une heure pour arriver au hameau où vivent Mélissa et son compagnon Jean-Louis, et un quart d'heure de plus pour accéder à leur maison en haut d'une calade au bout d'un chemin non carrossable. Le plaisir des endroits perdus du bout du monde.

Je n'ai pas hésité une seconde. J'ai sauté dans mon jean, enfilé un gros pull de laine, des chaussettes, une veste chaude et chaussé mes bottes de sept lieues plus vite que le loup qui n'est pas là. Je n'aime pas le froid, surtout la nuit.

Un petit mot pour Gaëlle, ma fille de 10 ans et demi, que je laisse seule dans notre petit appartement. Elle ira déjeuner demain chez son amie Mathilde, fille de ma collègue, voisine et amie Jacqueline. Jacqueline, que je remplace depuis plus d'un an maintenant.

Jacqueline, sans qui ma vie de sage-femme aurait pris une tout autre tournure.

Je passe à mon cabinet en bas de chez moi pour laisser un message sur le répondeur : « Bonjour, vous êtes bien au cabinet de sages-femmes. Je pars pour un accouchement. Ne m'appellez qu'en urgence chez Mélissa au 04 66... Les rendez-vous d'aujourd'hui sont donc annulés. Je vous rappellerai ultérieurement pour un autre rendez-vous. »

Ma voiture, fidèle et prête au voyage, m'attend dans la rue.

Et je roule maintenant vers mon destin de sage-femme.

Vers cette femme sur le point d'enfanter.

Vers cet homme qui l'accompagne.

Vers ce bébé qui a décidé de naître aujourd'hui ou très bientôt.

Au téléphone, je n'ai pas senti l'imminence de l'accouchement. Mélissa n'avait pas l'air franchement en travail mais en une heure et quart, il peut se passer tant de choses!

Avec un départ à 2 heures du matin, je ne croise aucune voiture. Seule sur la route.

La lumière des pleins phares.

Je pense à cette famille que je rejoins par monts et par vaux.

Laisant le confort de mon lit douillet.

Guidée par un impératif.

La vie s'en vient et a besoin d'un accompagnement.

Et cette nuit, pour cette vie, c'est moi qui vais accompagner.

Je repense à nos rencontres.

Mélissa, habillée de grandes jupes colorées et de ceintures qui mettent son ventre en valeur.

Mélissa, qui travaille la laine feutrée pour en faire des œuvres d'art. Créatrice de génie.

Mélissa, dans sa certitude de bien accoucher. Vite et bien. Dans les bras de son homme.

Son homme, Jean-Louis, lui fait confiance et l'encourage.

Lui s'occupe des moutons et des châtaignes.

Quand il ne la serre pas dans ses bras tendres.

Un couple.

Après un petit pont en pierres, juste avant d'arriver, je rencontre une maman blaireau et ses trois petits bondissants qui s'enfuient à la lumière des phares.

Image à la fois puissante et furtive.

Joyeuse.

Rien que pour cette rencontre, je ne regrette pas cette sortie de nuit intempestive!

Je me gare au pied du chemin.

Une lampe frontale, cadeau d'une famille de spéléologues.

Cadeau aussi ingénieux qu'utile pour une sage-femme rurale!

Armée de cette lampe, du tabouret d'accouchement et de ma sacoche, je grimpe le chemin rude.

Heureusement, je suis venue en reconnaissance il y a quinze jours.

Sans ça, la maison serait introuvable par une nuit sombre et solitaire comme celle-ci.

Malgré la lanterne savamment installée pour me guider de loin!

Toc toc toc.

J'entre sans attendre la réponse.

Ils sont là, devant le poêle.

Sur un matelas déployé.

Des bougies dans tous les coins de la cuisine.

Mélissa respire bruyamment.

Elle est à quatre pattes.

Elle ferme les yeux.

Concentrée.

Je crois que j'ai bien fait de venir sans attendre.

Le travail a réellement commencé.

Un sourire à Jean-Louis. Il me répond tout en continuant de masser sa douce.

De lui masser les reins.

Les flancs.

Il remonte le long du dos.

La contraction est terminée.

Mélissa me regarde en souriant :

— Merci d'être venue si vite.

Je l'embrasse.

— Veux-tu une tisane ?

Une nouvelle contraction l'interrompt.

Elles sont rapprochées !

Je cherche et trouve une tasse.

Je me sers de la tisane.

Je lance un regard silencieux et interrogateur à
Jean-Louis.

— En veux-tu ?

Rien ne doit perturber le travail de Mélissa.

Surtout pas des discussions futiles.

Sauf si elle-même les provoque.

Jean-Louis me montre sa tasse.

Il a compris ce dont sa compagne a besoin en ce
moment.

Silence et concentration.

Il la masse et la caresse exactement où il faut.

Elle nous le confirmera par la suite.

Les contractions s'enchaînent. Le bébé bouge comme
un fou.

Qui a dit que les bébés ne bougent plus pendant le
travail, bloqués par les contractions ?

Pas moi en tout cas !

Et pas Mélissa non plus !

Elle grimace pendant les contractions et ferme les
yeux.

Je sirote ma tisane. Je ferme les yeux moi aussi et me laisse bercer par le rythme des contractions et son souffle bruyant.

Le temps passe.

Mélissa s'est allongée sur le flanc et s'endort maintenant pendant les quelques minutes qui séparent les vagues de contractions. Elle sursaute quand la vague prend son élan. Elle commence à gémir.

Je crois que ça se corse.

Le bébé, par contre, ne bouge plus, et je colle mon oreille sur le ventre de Mélissa, à sa gauche, juste au-dessus du pubis. Histoire d'écouter son cœur. Ce petit cœur bat tellement fort, au rythme endiablé des bébés, que j'ai l'impression d'un tambour qui résonne. C'est beau. C'est vivant et rassurant. Jean-Louis vient écouter aussi.

Une contraction reprend. Mélissa se lève.

— Y en a encore pour longtemps ? J'en peux plus.

Elle marche, tourne en rond, s'appuie sur la table. Cherche. Cherche comment être mieux. Cherche comment être moins mal. Cherche.

La nuit s'achève... Un peu de jour transpire à travers les carreaux.

La contraction suivante lui coupe le souffle. Un râle.

On dirait que le bébé commence à s'engager.

Mélissa s'affole.

— Qu'est-ce qui se passe ? Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Je la rassure : « Mais c'est parfait ce que tu fais. Continue. C'est super ! »

Elle veut que je vérifie la dilatation. Tout doucement, mes doigts le cherchent et le découvrent... ou ce qu'il en reste :

— 9 cm... Un tout petit bout de col tout souple avec la tête du bébé qui appuie bien. C'est vraiment parfait.

— Combien de temps encore ?

Comment répondre à cette question, tant il n'y a pas de réponse immuable ?

J'aimerais pouvoir lui dire cinq minutes, ou même une heure... mais parfois le temps s'éternise...

Nul ne connaît à l'avance le temps nécessaire à chaque naissance.

Alors bientôt. Aujourd'hui.

En principe.

Jean-Louis recharge le poêle qui se mourait.

Les contractions reprennent de plus belle.

Ploc.

La poche s'est ouverte, déversant une mare d'eaux limpides sur les chaussettes de Mélissa.

— C'est les eaux ? C'est normal ?

— Oui, c'est bien. Le bébé avance.

Très vite, Mélissa se met à grogner pendant la contraction.

Elle s'installe sur le tabouret d'accouchement que j'ai apporté. Jean-Louis, derrière elle, la soutient et l'accueille dans ses bras quand elle se rejette en arrière, la contraction finie.

— J'ai trop chaud.

À l'instant même, je ressens aussi une bouffée de chaleur comme si les hormones de l'accouchement me pénétraient moi aussi, comme si elles diffusaient à tra-

vers l'atmosphère. J'enlève mon gros pull de laine tandis que Mélissa se découvre entièrement. Elle transpire.

— J'ai soif.

Je lui apporte un verre d'eau et lui propose un gant de toilette frais et humide pour la rafraîchir. Ses yeux me remercient comme si je lui avais donné la lune.

Moment intense où les émotions et les sentiments ne trichent pas.

Plusieurs contractions se succèdent. Mélissa grogne de plus en plus fort et rit quand ça s'arrête.

Assise par terre devant elle, j'observe son périnée.

J'ai cru apercevoir un bout de cheveux du bébé à la contraction précédente.

Eh oui, ça se confirme.

Les cheveux apparaissent maintenant à chaque contraction, de mieux en mieux.

Ils disparaissent quand la contraction s'achève.

Je me demande si je ne devrais pas écouter le cœur du bébé si ça dure encore longtemps, et toc... Le bébé donne des grands coups de pied comme pour me dire :

— Pas la peine !

Et puis tout s'accélère.

Une grosse contraction amène la tête du bébé sur la vulve.

— Ah... ça va déchirer ! hurle Mélissa.

Elle porte les mains à son périnée.

— C'est lui ? C'est lui ? C'est lui ?

Une dernière contraction démoule la tête du bébé puis les épaules et le reste du corps.

Nos quatre mains, celles de Mélissa et les miennes, ont accompagné le mouvement.

Hop! Mélissa serre bien fort son bébé contre son ventre.

Elle pleure, elle rit. Elle contemple ce chef-d'œuvre, leur chef-d'œuvre.

Un coup d'œil à Jean-Louis.

— J'ai réussi! Je l'ai fait! Qu'il est beau! C'est normal qu'il ne crie pas?

Je vérifie le cordon qui bat à un bon rythme. Bébé crachote. Il rosit. Il ouvre les yeux et cherche ceux de sa mère. Je le couvre d'une serviette, que j'ai mise à réchauffer près du poêle quand j'ai senti les contractions gagner en intensité. Ce bébé est tout chaud, tout collant de vernix, tout humide du monde aquatique qu'il vient seulement de quitter.

— Il est en pleine forme. Il respire déjà tout doucement. Pas besoin de crier.

Mélissa est toujours sur le tabouret d'accouchement, devant Jean-Louis qui la soutient et contemple femme et bébé.

— J'ai mal aux fesses.

— Et si tu t'allongais sur le matelas? Nous allons t'aider. Tiens bien ton bébé. Il est encore relié au cordon.

Mélissa marche péniblement, courbée sur son précieux bébé, et soutenue de part et d'autre par son compagnon et sa sage-femme.

Infiniment soulagée de se retrouver sur un matelas confortable devant un bon feu de bois.

Elle observe bébé, qui la regarde intensément.

— Oh, c'est un garçon! C'est drôle! Comme il est beau. Même pas fripé!

Jean-Louis a la larme à l'œil.

— Merci. Comme tu as été courageuse. Comme c'est beau ce que tu as fait ! Qu'il est beau ! Alors, on l'appelle Étienne ?

Le temps est suspendu.

Un temps qu'on aimerait retenir. Un jour, une semaine, un mois...

J'ai jeté un œil à ma montre quand Étienne a pointé le bout de son nez. 7h10. Il est déjà 7h45. Et le placenta ?

— Je peux regarder si ton placenta est décollé ?

Mélissa acquiesce.

— Oui, il est décollé. Oh, tu as une contraction ! Essaie de le pousser dehors comme tu as fait avec bébé.

Mélissa fait sortir son placenta sans problème.

— Je me sens mieux... En fait, il me gênait depuis un petit moment.

Tout va bien. Je laisse le trio se découvrir et sors sur le palier de la maison.

Le soleil resplendit.

Je me sens heureuse, pleine de cette énergie de la naissance, pleine de ce bonheur d'accueillir un nouvel être sur notre planète.

La nature tout en haut de ce hameau est accueillante elle aussi, et colorée. Une belle journée pour naître.

Je reviens près de Mélissa. Les saignements sont minimes.

— Alors, c'est décidé pour « Étienne ». Tu ne trouves pas qu'il a une tête d'Étienne ?

— En tout cas, il cherche le sein !

J'aide Mélissa à mettre son fils à téter. Il trouve rapidement et s'apaise.

Jean-Louis nous prépare une tisane et des tartines.

Un vrai festin.

Je ne crois pas avoir savouré de meilleurs petits-déjeuners qu'après une naissance!

Je nettoie mes instruments. Je les fais bouillir. Parée pour l'accouchement suivant.

Je me repose sur un fauteuil. La nuit a été longue.

Étienne a bien tété. Il a fait pipi et caca, et s'est endormi, repu et serein dans le lit de ses parents. Mélissa s'est levée.

— Pas trop, hein! Tu dois te reposer!

Il est midi. Je rentre chez moi.

Je passe faire un petit compte rendu à Jacqueline qui connaît Mélissa.

— Encore un qu'ils n'auront pas!

C'est comme ça que Jacqueline célèbre l'arrivée de tous ces bébés nés à la maison, dans la douceur de leur foyer.

Sans avoir été aspirés, nettoyés, pesés, mesurés, biberonnés, vitaminés, habillés illico presto comme c'est la coutume en 1994.

Je suis d'accord.

Et je vais me coucher jusqu'à l'arrivée de Gaëlle, qui sort de l'école à 16h30.

J'avais des rendez-vous. Pas possible de les assurer dans mon état de fatigue.

Je recommande toujours à mes patientes de téléphoner avant de venir à une consultation, surtout si elles habitent loin, pour ne pas trouver la porte close pour cause d'accouchement.

Quand elle rentre, Gaëlle me raconte les péripéties de sa journée. Elle est allée goûter et faire ses devoirs

chez Mathilde. Vanille, sa chatte, vient ronronner sur ses genoux. Nous allons manger la soupe. Ce soir, je ne ferai pas de vieux os... Caroline et Béatrice seraient bien capables d'accoucher cette nuit. Pourvu que non! Pas deux nuits de suite.

— Maman, tu restes là cette nuit, hein!

— J'espère bien ma chérie, mais je ne peux rien promettre.

C'est ce qui fait le charme, mais aussi la difficulté de ce métier. Je ne sais jamais ce qui va m'arriver.

Vais-je pouvoir assurer les consultations prévues?

Vais-je pouvoir passer un dimanche avec ma fille?

Vais-je pouvoir lire un bon livre?

Le téléphone sonne, et je dois partir pour de nouvelles aventures passionnantes.

CONSULTATIONS

Justement, je reçois Gilles et Valérie aujourd'hui. Gilles est reporter pour une grande revue animalière. Il part régulièrement à l'autre bout de la planète. La grossesse de Valérie les a surpris tous les deux. Gilles n'est pas ravi, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est son quatrième enfant, il trouve que ses enfants lui prennent trop de temps, et que Valérie est vraiment trop chiante quand elle est enceinte!

Valérie retient ses larmes. La mauvaise humeur de son mari la blesse. Pour elle, cet enfant est inespéré. D'accord, ils avaient décidé de ne plus en avoir, surtout Gilles. Mais bébé a trouvé une faille! Le « coït interrompu » avait bien fonctionné pour eux jusque-là. C'est

terminé ! Ils sont tous les deux responsables. Impossible pour Valérie d'interrompre la grossesse. Gilles aime trop sa femme pour insister. Mais il ne pourra s'empêcher de lui faire de petites réflexions, chaque fois que je les verrai dans mon cabinet au cours de cette grossesse.

Gilles et Valérie règlent leurs comptes devant moi.

Gilles raconte ses derniers reportages en Afrique noire.

Et Valérie va raconter ses aventures intérieures et tout son cheminement de mère depuis sa première grossesse, onze ans auparavant.

Gilles baye aux corneilles. Les aventures de sa femme ne le passionnent pas. Ou peut-être les a-t-il déjà entendues ?

J'écoute Valérie attentivement. Je trouve ça tellement captivant, ces parcours de vie. Chacun est tellement différent !

La nouveauté est que, cette fois, elle aimerait accoucher à la maison. Gilles est dubitatif :

— Est-ce risqué ? Que fait-on en cas de problème ?

Je cherche à savoir ce que Gilles craint : leur fils aîné, Aurélien, est né avec le cordon autour du cou.

J'explique que c'est très courant – 20 à 30 % des naissances –, et ça pose rarement un problème. Le cordon peut être enlevé, comme une écharpe. Bien souvent, il est assez lâche pour ne pas perturber la sortie du bébé.

De toute façon, s'ils ne sont pas sûrs de leur décision, ce n'est pas grave ! Ils ont encore plusieurs mois pour réfléchir et se décider !

J'aime ces consultations, ce temps de rencontre, connaître les gens, leur vécu. Entendre ce qui les

préoccupe, leurs craintes, leurs envies, leurs soucis de couple. Le contexte dans lequel l'enfant arrive. Tout est important! Ce temps est un temps où nous créons des liens. Ces liens sont notre fil d'Ariane pendant une naissance à domicile. Nous pouvons mieux comprendre ce qu'il se passe, sentir, dire... Le lien parents-sage-femme est peut-être à l'image du lien maman-bébé. Il est important de le nourrir, important que nous soyons heureux d'être ensemble le jour J!

STAGES

Je repense à toutes ces personnes que j'ai rencontrées pendant mes études de sage-femme. Cinq minutes, deux heures, une journée, sans jamais les revoir.

Des visages, des situations s'éloignent.

Une femme que j'ai accompagnée toute la nuit dont je ne me souviens déjà plus le lendemain, pas plus que son mari, vêtu d'un sarrau bleu, que j'ai pris pour l'obstétricien du service!

J'ai honte de ne me rappeler que des miettes de ce qui, pour ces gens, s'est gravé dans leur chair. Souvent profondément.

Rien n'est fait dans les grandes structures pour que ce lien parents-sage-femme ne se crée, ne se nourrisse, ne s'enrichisse.

Anonymat.

Cet anonymat fragilise.

Cet anonymat est inhumain dans ce moment si capital de la vie.

« On n'a pas gardé les cochons ensemble », a répondu froidement une sage-femme à qui une parturiente demandait simplement de l'appeler par son prénom, dans un moment de désespérance !

Un stage m'a satisfaite sur ce point. Stage en maternité à l'Hôtel-Dieu. Une semaine où nous devons nous occuper de deux mamans et de leur bébé tous les matins.

En arrivant, prises de sang éventuelles, tension, température... Puis, nous prenons du temps pour parler avec la maman, la rassurer, l'aider à l'allaitement, à donner le bain au bébé, un massage même. Enfin un stage où nous avons le temps d'être avec les femmes et les bébés, humains parmi les humains. Notre emploi du temps n'est pas décousu. Une continuité.

Le dernier jour, je suis cependant horrifiée de voir un des bébés que je suivais emmené par la DDASS¹. La maman est alcoolique. Ses autres enfants lui ont été enlevés. Je ne le savais pas. Continuité ?

Peut-être n'aurais-je pas été aussi à l'aise avec cette maman si j'avais su ? La maman n'a apparemment pas été prévenue non plus. Elle est choquée. Pas de préparation. Pas d'accompagnement. Ça ressemble à un enlèvement. En toute légalité.

Je me sens moi-même abusée et complice malgré moi de ce rapt, comme si j'avais été manipulée pour mettre cette femme en confiance.

Qu'a-t-elle fait pour mériter pareil traitement ?

Je ne le saurai jamais.

1. DDASS : Direction départementale des affaires sanitaires et sociales.

Bien sûr, protéger les enfants doit rester une priorité.
Pour moi, cette mère était une mère comme les autres, heureuse de tenir cet enfant dans ses bras et d'en prendre soin.

Suis-je naïve ?

Mon stage ne s'est pas très bien terminé.

La monitrice, le dernier matin, m'a demandé :

— Quand avez-vous changé votre blouse ?

Nous portons des blouses blanches, comme toute blouse qui se respecte. Un coton épais. Rude. Moche. Lavable à 90°.

— Je l'ai changée ce matin.

— On pourrait croire que vous ne vous lavez pas. Vous sentez la transpiration ! Vous pourriez mettre du déodorant.

Je rougis comme une tomate. Quel affront ! Quelle honte ! Et quelle indécatesse de la vieille monitrice ! Je me déplace à vélo. Ce matin, j'avais peur d'être en retard et j'ai carburé.

Je maudis les sages-femmes hygiénistes qui ne supportent pas les odeurs.

Comment font-elles quand les femmes dégueulent de haut en bas et par tous leurs orifices ?

L'accouchement n'est pas censé être olfactivement correct !

Sentais-je si mauvais sans m'en être aperçue ?

Je vais devenir obsédée par les odeurs moi aussi... et finir par m'acheter un déodorant, ce qui ne me plaît pas.

C'est bientôt Noël. L'autre maman dont je m'occupais m'a offert une boîte d'excellents chocolats. J'en ai pleuré.

Un autre stage fut mémorable pour moi. En fin de parcours. Je suis à la clinique Champfleury à Décines, dans la région lyonnaise. Une clinique qui a l'apparence d'une vraie maison. Grosse maison, maison bourgeoise. Maison campée sur de solides fondations. Tel est mon souvenir. Stage de préparation à la naissance.

Je ne me rappelle plus le prénom de cette sage-femme. Je vais l'appeler Marielle. Mais je me souviens très bien d'elle : blonde, les cheveux longs. Pour moi, étudiante trentenaire, qui passe pour dix ans de moins à cause de mon statut étudiantin, elle paraît une mère et vieille sage-femme. 45 ans ? 50 ans ? Aujourd'hui, j'en souris. En tout cas, elle ouvre tous les vendredis un espace pour les parents et leur famille. Tout le monde est accueilli avec bienveillance. Les femmes enceintes et aussi les « déjà mères », les pères, les bébés, les grands frères et grandes sœurs... Je me souviens même d'une grand-mère, venue accompagner sa fille et sa petite fille.

Là, ce n'est pas la sage-femme qui donne un cours magistral, mais une femme qui partage son expérience avec d'autres, qui les écoute, répond à leurs interrogations et reçoit leurs doutes, émotions, sentiments. Marielle rit et danse avec eux.

Elle n'hésite pas à parler de son parcours de mère et, par là, va à l'encontre de ce que l'on nous enseigne à l'école : « Gardez vos distances. Ne montrez pas vos sentiments, vos émotions. Ne parlez jamais de vous. Cela n'aide pas les gens. Vous devez être professionnelles. Pures et dures. »

C'est la première fois que j'entends parler de la tétée de bienvenue. Marielle nous raconte la naissance de sa fille et la révélation qu'a été pour elle la première tétée. À 19 ans, elle ne s'était pas posé la question de l'allaitement. La sage-femme lui a mis le bébé au sein. Moment extraordinaire. Le miracle de l'amour. Amour infini. Incommensurable. Marielle a allaité des mois avec délice et remercie encore cette sage-femme pour cette précieuse initiative.

Une jeune maman est venue rencontrer le groupe six mois après la naissance de son petit garçon. Elle est fière de raconter son accouchement. Les femmes enceintes posent des questions, observent le bambin.

Je respire.

La vie.

Simplement.

Une bouffée d'oxygène.

Aujourd'hui, ici, en Ardèche, auprès de toutes ces femmes qui souhaitent enfanter à domicile, je me sens plus proche de Marielle que de toutes les autres sages-femmes que j'ai rencontrées pendant mes études !

CHAPITRE 2

1993, première année de ma vie de sage-femme libre

Sage-femme libre, c'est ainsi que m'appelle une de mes patientes, hollandaise, sans doute par méconnaissance de la langue française. Je reprends l'expression à mon compte. Je ne me suis jamais sentie aussi libre.

ARRIVÉE EN ARDÈCHE. LES PRÉLIMINAIRES ET LA MISE EN ŒUVRE !

J'ai rencontré Jacqueline en novembre 1992 à une réunion de l'association nationale des sages-femmes libérales, à Marseille.

Guylaine, mon amie et comparse de mes études de sage-femme, avait été invitée. Son mémoire de fin d'études portait sur l'installation d'une sage-femme en libéral. À l'époque, peu de sages-femmes travaillent en libéral, et surtout, elles font majoritairement des suivis de grossesses pathologiques sous prescription médi-

cale, paradoxe du métier de sage-femme, spécialiste des grossesses et des accouchements physiologiques.

Guylaine a rencontré ces sages-femmes, spécialistes de la physiologie, et je me suis fait une joie de la suivre à cette assemblée générale, après neuf ans, à un jour près, de la naissance de ma fille à la maison.

Quant à moi, je n'ai pas osé axer mon mémoire sur l'accouchement à domicile, tant je me sens impliquée, et tant je sens ce sujet litigieux. Mon mémoire « Le mal de vivre la césarienne » a été très mal accueilli par le gynécologue directeur de l'école de sages-femmes : « Comment ? Mais les femmes sont très heureuses d'avoir des césariennes, et elles nous remercient ! Nous sauvons des vies ! »

Personnellement, ce qui m'intéresse, c'est le vécu des femmes. J'ai récolté une soixantaine de témoignages. Les femmes ne sont pas vraiment entendues dans leur souffrance de ne pas avoir pu enfanter elles-mêmes. Et cela ne colle pas avec les affirmations du grand professeur !

Une femme m'a accostée devant la photocopieuse quand j'ai imprimé plusieurs exemplaires de ce mémoire avant de le rendre. Elle m'a raconté comment sa césarienne avait été difficile. Elle ne s'y attendait pas. On ne lui avait rien expliqué. Elle ne savait toujours pas pourquoi elle avait eu une césarienne trois ans après, n'avait pas osé demander. Elle n'envisageait pas d'autres enfants après ce traumatisme.

« Tout a basculé. Les lumières se sont allumées. La musique s'est arrêtée. Le téléphone a crépité. Une foule de gens s'est mise à tourner autour de moi.

Nausées, vomissements, mal de ventre. La sonde, la perfusion, le badigeon. La peur dans le ventre. Le mari expulsé. Le chariot, la salle d'opération. "On va vous endormir". Une main, juste une main à serrer. Quelqu'un pour dire "j'ai peur", le brouillard. » Et dans l'anonymat de ce local à photocopies, je perçois un grand désespoir chez cette femme. Elle me remercie de l'avoir écoutée et s'en va.

À l'école où je viens pour relier ce même mémoire, c'est la secrétaire qui pleure en voyant le titre du mémoire et me pose des questions.

Ces deux évènements me prouvent que j'ai vu juste.

Je n'ai pas inventé ce mauvais vécu des femmes. Cependant, les dires du grand gynécologue me déstabilisent, même si je l'ai imaginé sur les toilettes en train de déféquer, comme me l'avait suggéré une amie, pour le faire descendre de son piédestal.

Ils mettent en doute mes convictions personnelles. Je manque de confiance en moi.

J'aurais trouvé quelques femmes qui auraient exceptionnellement mal vécu cette opération salvatrice ?

Décalage entre les certitudes des soignants de sauver des vies et le vécu des femmes.

Peut-être aussi que le moment de la naissance où le soulagement d'être en vie, d'avoir un bébé vivant lui aussi, élude la souffrance d'un grand nombre de femmes césarisées ?

Négation de l'importance de cet évènement dans la vie des femmes, des couples, et des familles.

Bref, ce n'est pas mon mémoire, mais celui de mon amie Guylaine qui va m'ouvrir la porte de l'accompa-

gnement global: suivre une grossesse, accompagner l'accouchement, puis l'après-naissance. C'est lui que défendent les sages-femmes que je rencontre ce fameux samedi de novembre.

L'accompagnement global. Qui comprend l'accouchement à domicile, puisque c'est à peu près la seule manière d'accompagner des naissances sous sa propre responsabilité.

Mon rêve.

Une utopie selon les rares sages-femmes à qui j'ai osé en parler auparavant.

Je me sens en parfaite adéquation avec Jacqueline. Une autre sage-femme a des propos méprisants quand nous, les jeunes nouvellement diplômées, racontons nos difficultés d'apprentissage de certains gestes.

— Pas moyen de « faire » un accouchement par le siège.

Drôle d'ailleurs, quand on sait qu'il ne faut rien faire justement, particulièrement pour les sièges!

Cette sage-femme critique le fait que nous n'ayons pas forcé le passage et revendiqué coûte que coûte le droit de faire TOUT ce que nous sommes censés apprendre, y compris les accouchements par le siège, les réanimations et intubations de nouveau-nés en état de mort apparente...

Peut-être.

Certes, après quelques déboires avec la hiérarchie, j'ai préféré faire profil bas, tendue vers un principal objectif: obtenir mon diplôme de sage-femme.

Les études ont été suffisamment compliquées pour moi. J'ai tenu le coup. Je suis soulagée d'avoir réussi.

Je ne vois vraiment pas comment j'aurais pu faire mieux! Pousser la sage-femme ou l'obstétricien pour prendre leur place?

Mes premières expériences en milieu hospitalier ne m'ont pas satisfaite. Les femmes ont besoin que je leur dise ce qu'elles ont à faire! Si je leur demande leurs souhaits pour cette naissance, leurs besoins, leurs envies, cela semble les insécuriser. Je ne me sens pas vraiment à ma place. J'aspire à autre chose.

Et Jacqueline me demande :

— Accepterais-tu de me remplacer?

Elle ne peut plus travailler depuis son accident de voiture en septembre 1991. Kitty l'a remplacée jusque-là, mais cette dernière est enceinte. Je pourrai, si je veux bien, remplacer Kitty pendant six mois, le temps pour elle de mater son petit.

Cette proposition m'enthousiasme et, pourtant, je ne me sens pas à la hauteur :

— Je ne suis diplômée que depuis le mois de juin. Je n'ai pas d'expérience.

— C'est toi qui vois! me lance Jacqueline d'un ton amusé.

C'est toi qui vois! C'est moi qui vois? Moi qui commençais à penser qu'accompagner des naissances à domicile était une utopie? Moi qui ai entrepris ces études de sage-femme avec cette seule idée, cette seule envie? Permettre à d'autres femmes de vivre ce que j'ai vécu, chez moi, avec mes forces et mes fragilités. Une grande leçon de vie. La plus grande leçon de ma vie à ce jour, la plus forte, la plus intense, la plus riche.

Jacqueline m'accorderait sa confiance ? À moi ?

Un mélange d'envie et de surprise m'agite. Suis-je donc digne de confiance ?

Je lui demande quelques jours pour réfléchir, mais je sais déjà que c'est tout réfléchi !

Que vais-je apprendre en continuant mes gardes à l'hôpital ? À avoir *peur*, de plus en plus peur, à être à l'affût des pathologies qui semblent nous guetter et guetter les femmes et leurs petits ! Je me sens moi-même totalement insécurisée dans ce milieu. Bien sûr, certaines femmes ont besoin d'une surveillance médicale rapprochée, mais la grande majorité des femmes pourraient enfanter sans tout ce fatras !

Depuis des siècles, notre culture a dépossédé les femmes du savoir de leur corps en ce domaine, en les prenant en charge, en les couchant sur le dos, en les empêchant de bouger, manger et boire.

Cette façon de faire, si elle convient à la plupart des femmes et des sages-femmes, ne me convient pas. Apprendre à accompagner des femmes de façon vraiment physiologique, c'est la meilleure chose qu'il pouvait m'arriver. C'est là qu'est ma place. Je remplacerai Jacqueline ces six mois et j'irai ensuite m'installer dans la Haute-Loire, un endroit que j'aime beaucoup.

Je reviens enthousiasmée de cette réunion, avec Sybille, sage-femme dans la Drôme. Nos échanges me le confirment. C'est bien là ma voie.

Sybille, Jacqueline, Kitty. Enfin ! Je me sens sur la même longueur d'onde que ces sages-femmes !

Quand je rentre chez moi, mon compagnon D ne veut rien savoir de cette réunion, pas plus que d'une éventuelle installation en Ardèche. Il a toujours dédaigné mes envies de naissances naturelles et aurait aimé que je devienne fonctionnaire à l'hôpital!

Impossible.

Je ne peux pas passer à côté de ma vie.

Dès le lendemain, je rappelle Jacqueline en acceptant sa proposition de paradis qui s'offre à moi!

Elle me trouve un logement voisin du sien, au-dessus du cabinet. Elle installe le téléphone. Elle me briefe sur tout ce que j'ai à faire sur le plan administratif.

Un mois plus tard, je viens rencontrer Kitty chez elle.

Je quitte Lyon dans le brouillard et la pluie.

Autoroute.

Je bifurque direction Le Pouzin, puis Privas. Au col de l'Escrinet, un grand soleil m'attend. Je m'arrête. Je contemple les montagnes au loin. Paysage extraordinaire.

Est-il possible que cela devienne mon chez-moi?

Je descends. La route tourne et vire. Je traverse Vesseaux, Saint-Privat, Vals-les-Bains. Je prends la route d'Antraigues et tourne juste avant le panneau « sortie » d'Asperjoc. Un chemin goudronné mais étroit serpente le long de la montagne. À droite. Une voiture en face. Je recule. Pas moyen de se croiser!

Si, cent mètres plus bas, je me gare sur le bas-côté.

Et je reprends la route. Heureusement, je ne croise personne d'autre.

Kitty est venue à ma rencontre. Elle me montre où je peux laisser ma voiture et me guide sur un petit

chemin embroussaillé. Sa maison est au bout, nichée à flanc de colline.

À nouveau, le paysage me coupe le souffle. J'adopte l'Ardèche et elle m'adopte.

Kitty habite une vieille maison en pierres. De très belles pierres.

L'eau, l'électricité. Confort minimum. Beauté de la simplicité. Nous déjeunons dehors, au soleil. Kitty me raconte son épopée ardéchoise. Pour moi, c'est l'adéquation parfaite entre mes aspirations et ce que le monde peut m'offrir !

Le pays me plaît aussi. Depuis mon adolescence où j'ai descendu l'Ardèche en kayak avec des amis, où nous avons dormi dans une grotte et pêché l'anguille, je rêve de vivre dans un endroit pareil.

1^{er} janvier, nous remplissons le minibus de mon amie Laurence et nous débarquons à Vals-les-Bains, Gaëlle, Vanille notre adorable minette, et moi. Les « Lavillos » – Jacqueline, son mari et ses trois filles –, nous accueillent avec toute leur bienveillance et un repas gastronomique. Christian est un excellent cuisinier.

Pour Gaëlle, l'arrivée en milieu d'année scolaire est difficile. Et je me fais le serment de ne pas recommencer. La prochaine fois, nous ne déménagerons pas en cours d'année scolaire. Son amitié avec Mathilde, la plus jeune fille de Jacqueline, va être un cadeau inestimable.

Dès la fin des vacances de Noël, Jacqueline m'emène chez ses patientes. Pour certaines, qu'elle connaît bien et qui tiennent absolument à sa présence, nous irons ensemble aux consultations et à l'accouchement.

Pour les autres ?

Je me sens tellement inexpérimentée à côté de Jacqueline que je ne me vois pas donner des consultations sous son regard.

Peur du jugement ?

Peur de perdre mes mots ? Mes gestes ?

Il me semble que je travaillerai mieux toute seule, sachant que Jacqueline est tout à fait d'accord pour répondre à mes questions à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Une sage-femme disponible !

C'est ainsi que je rencontre Jocelyne.

Jocelyne attend son troisième enfant. Ses deux autres enfants sont nés avec Jacqueline. Le deuxième est mort dans un accident de voiture l'an dernier et Jocelyne ne s'en remet pas. La présence de Jacqueline est incontournable pour cette femme blessée. Jacqueline la reçoit chez elle, comme une amie de la famille. L'entretien se déroule de façon conviviale autour d'un thé. Je suis intégrée au suivi de grossesse. Jocelyne s'allonge sur le canapé. Elle est enceinte de cinq mois. Bébé bouge bien. Jacqueline pose son oreille sur le ventre de Jocelyne.

— Tu veux écouter ?

Je suis complètement étonnée d'entendre ce cœur de bébé, l'oreille simplement posée sur le ventre.

Oui, un cœur de bébé est audible sans instrument particulier ! À condition que la position du bébé le permette, bien sûr. Il suffit de trouver l'endroit où se situe son épaule.

Je vais de surprise en surprise.

Jacqueline sort un stéthoscope spécial. Avec ça, même Jocelyne peut entendre son bébé.

Les larmes coulent. Émotion pure. Les battements de cœur d'un bébé dans le ventre de sa maman.

Jacqueline me présente aussi à Christine. Elle accouche un mois plus tard de son troisième enfant. Les deux premiers sont nés avec Jacqueline. Elle est confiante. Peu importe qui sera là à l'accouchement, pourvu qu'une sage-femme accepte de l'aider! Elle nous parle de son parcours, de ses enfants, de son compagnon. Jacqueline lui prescrit une dernière prise de sang avant son accouchement et le matériel nécessaire : des alèses, des compresses, de la teinture-mère de calendula et des granules d'arnica.

Puis, c'est le tour d'Élizabeth, une Hollandaise qui paradoxalement a peur d'accoucher à la maison. Dans son pays, l'accouchement à domicile est la règle avec ses 30 % de naissances à la maison, mais son mari français et médecin ne souhaite pas tenter l'aventure. Cet enfant est leur quatrième et les trois premières naissances se sont très bien passées, à l'hôpital. En revanche, Élizabeth apprécie le suivi des sages-femmes « libres » comme elle dit, et compte sur moi pour venir la voir chez elle rapidement après la naissance. Elle ne souhaite pas rester au-delà d'une journée ni laisser ses aînés trop longtemps. Nous prenons rendez-vous chez eux à Lablachère pour que je fasse la dernière visite de grossesse une quinzaine de jours plus tard.

Je rencontrerai aussi Christiane, Allemande non francophone, enceinte de son premier enfant, et Patricia qui tente pour la troisième fois d'accoucher à la maison. Pour son premier, elle a dépassé son terme, et au bout de quinze jours, le bébé bougeant moins, elle a été

déclenchée. Pour son deuxième, le bébé se présentait en siège. Pas question d'accoucher à domicile dans ces conditions. Cette fois, elle espère bien que rien ne viendra contrecarrer ses plans!

Jacqueline m'emmène voir une patiente à Lachamp-Raphaël. Son col commençait de s'ouvrir à cinq mois de grossesse, et Jacqueline est montée la voir régulièrement pour la rassurer. Maintenant, elle est à terme et le col n'a jamais été aussi bien fermé! Jacqueline lui donne un traitement homéopatique pour préparer le col et le ramollir.

Nous passons du temps en voiture. Nous partageons nos points de vue, nos histoires de vie.

Je vis enfin l'apprentissage de mon métier et un compagnonnage essentiel, comme je pensais naïvement le vivre en entrant à l'école de sage-femme!

PREMIÈRE CONSULTATION EN SOLITAIRE

Vient le jour de mon premier rendez-vous de sage-femme. Avec Viviane. Elle attend son premier enfant. Jacqueline ne la connaît pas.

— Tu te lances?

— Oui, c'est le moment. Tu m'as bien accompagnée jusqu'à maintenant. C'est à moi de continuer, seule.

Jacqueline nous présente et quitte le cabinet. La trouille me saisit. Je me sens jeter un regard désespéré vers Jacqueline. Au secours! J'ai peur de ne pas savoir faire. J'ai peur de me tromper. J'ai peur de faire de grossières erreurs. Au secours!

Jacqueline est partie. Viviane me sourit. Je lui rends son sourire.

— Alors, comment se passe cette grossesse ?

Viviane revient d'Inde. Ancienne toxicomane, elle a toutes les peines du monde à arrêter de fumer et de boire. Et elle est revenue de son voyage mal en point, avec une diarrhée persistante.

Un « au secours, Jacqueline » me traverse encore... Et puis, j'oublie. J'ai une femme devant moi. Une femme enceinte. Une femme qui me raconte sa vie difficile en une espèce de logorrhée interminable. Je l'écoute. Elle pleure. Elle parle. Repleure. Puis sourit. Elle vit seule. Sa solitude lui pèse.

— Ça fait du bien de parler !

Je lui propose de s'allonger, juste pour sentir l'utérus, ce petit nid douillet dans lequel se trouve son bébé. Il déborde à peine de la symphyse pubienne. Elle est à deux mois de grossesse environ. Elle a envie d'accoucher à la maison. Elle a eu de mauvais contacts avec le milieu médical, qui l'a d'emblée cataloguée et jugée comme droguée et prostituée. Elle aimerait accoucher chez elle. Elle se fera suivre quand même par un gynécologue. Une très bonne idée ! Nous verrons bien comment se déroule cette grossesse, un peu particulière tout de même. Cette première consultation va durer deux heures, le temps qu'il faut. Le temps nécessaire à la femme. Le temps nécessaire à la sage-femme pour vraiment rencontrer cette autre. Cet être en souffrance, comprendre (un peu) ce qui se joue pour elle, ses aspirations, ses limites, ses joies, ses peines. Le temps de vérifier aussi que ses problèmes médicaux sont bien